Document generated on 04/24/2024 1:13 p.m.

Ciné-Bulles

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Une blessure profonde
Brumes d'Islande de Hlynur Pálmason

Luc Laporte-Rainville

Volume 38, Number 2, Spring 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92743ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Laporte-Rainville, L. (2020). Review of [Une blessure profonde / *Brumes d'Islande* de Hlynur Pálmason]. *Ciné-Bulles*, *38*(2), 32–33.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Une blessure profonde

LUC LAPORTE-RAINVILLE

En congé depuis la mort accidentelle de sa femme, le commissaire de police Ingimundur peine à retrouver son alacrité. Entre ses visites chez le psychologue et ses rencontres avec sa petite-fille, l'homme se distrait en rénovant une habitation construite sur une terre familiale. Mais ce dérivatif ne l'empêche pas de mener une enquête privée sur sa conjointe décédée : il soupçonne cette dernière d'avoir eu une aventure avec un autre homme. Obsédé par cette éventualité, le policier accumule les gestes douteux, au risque de commettre l'irréparable. Saura-t-il tuer l'helminthe qui ronge malicieusement son esprit?

Présenté au 72e Festival de Cannes dans le cadre de la Semaine de la critique, **Brumes d'Islande** est une œuvre singulière, pour ne pas dire mystérieuse. Dès la première scène, le cinéaste Hlynur Pálmason (**Winter Brothers**, 2017) établit un univers onirique digne de l'univers fantasmatique de David Lynch. On y retrouve une voiture circulant sur un chemin de campagne envahi par le brouillard. Ce diaphane suaire, déposé sur l'agreste paysage, plonge le spectateur dans un rêve éveillé qui tourne rapidement au cauchemar : le véhicule quitte la route et s'enfonce dans les eaux glacées qui la bordent.

Cet accident mortel — vous l'aurez compris — est celui de la conjointe d'Ingimundur. Et le fait qu'il se produise dans un contexte surréel instaure l'ambiance ténébreuse qui traverse le film de part en part. On songe immédiatement à la façon dont le réalisateur forge une aura de mystère autour de la femme décédée. De fait, le policier, après avoir trouvé une caméra vidéo dans les effets personnels de la morte, visionne quelques cassettes dans l'optique de revoir le visage de celle-ci. Mais ce moment ne se présente jamais; la femme se dérobe sans cesse à son regard, comme à celui du spectateur. Est-ce là une simple astuce pour titiller la curiosité de ce dernier? Pas vraiment. La raison de cette absence trouve réponse lorsque le veuf discute de ses angoisses avec un ami. Dès lors, on apprend qu'il a toujours senti que sa compagne lui cachait quelque chose, qu'elle n'était pas totalement honnête avec lui. Cet aveu, brillamment amené, explicite la stratégie narrative privilégiée : le visage de la trépassée ne peut être vu parce que celle-ci manque de transparence (en clair, elle est mystérieuse). La seule manière de conjurer le sort : découvrir le secret qu'elle a emporté dans la tombe. Un choix de mise en scène tout

à fait pertinent et qui accentue l'étrangeté de l'ensemble.

Toutefois, ces emprunts au cinéma fantastique et au polar n'empêchent pas le cinéaste de se lancer dans une étude psychologique d'Ingimundur. Pas de façon théorique, bien sûr, mais différents moments du film pénètrent, avec aisance, la psyché de cet homme aux mille tourments. À cet égard, la conversation qu'il a avec un ami propose, une fois de plus, des réflexions judicieuses. C'est que pendant leurs échanges, Ingimundur affirme que si sa femme a agi de manière captieuse avec lui, c'est sans doute parce qu'elle avait un amant. Aurait-elle eu des besoins non assouvis? Peut-être. Toujours est-il que le mot « besoins » est primordial ici, puisque l'homme parle ensuite — implicitement — de désirs, de réification de l'autre, transformant sa conjointe en simple propriété. Une telle vision de l'amour est hautement problématique. D'une part, aimer une personne, ce n'est pas la posséder; d'autre part, la possession d'un être ou d'une chose est, dans l'absolu, impossible. Comme le souligne le philosophe Ananda K. Coomaraswamy : « [Les] objets de notre désir ne peuvent jamais être possédés au sens réel du mot; nous ignorons que, lorsque nous avons saisi ce que nous désirons, nous désirons le garder, et sommes encore en état de désir. » (*Hindouisme et bouddhisme*, 1949) Bref, un tel état provoque de la frustration, voire du chagrin. Et c'est bien ce que l'on perçoit dans le comportement du veuf. Il ne peut accepter la mort de sa femme, tout comme il ne peut tolérer qu'elle l'ait trompé; dans les deux cas, c'est un affront à ses propres envies. Seule solution possible : lâcher prise avant de sombrer dans le gouffre de la déraison.

Bien entendu, la mélancolie qui se dégage de cette scène est à l'image du film. Oui, il y a ici et là quelques passages amusants (particulièrement lorsque le policier est en compagnie de sa petite-fille), mais ces éclats de bonheur sont rares. Car **Brumes d'Islande** est avant

tout un film très sombre, où le désespoir se répand comme une flaque de sanie. Ce n'est pas un hasard si la direction de la photographie de Maria von Hausswolff privilégie les teintes froides, qui accentuent l'atmosphère saturnienne de l'ensemble, faisant de la réalité une affliction intolérable. Même chose pour la musique d'Edmund Finnis, dont l'usage parcimonieux permet de ne pas sombrer dans le pire des mélodrames. Ici, les instruments à cordes, lorsqu'ils sont entendus, accompagnent la mélancolie comme le bleu du ciel s'unit à l'allégresse — c'est-à-dire avec douceur. Un sens de la mesure que l'on ne peut que saluer.

Reste que la plus grande qualité de ce long métrage est l'interprétation d'Ingvar E. Sigurðsson. Par son approche intériorisée et ses regards d'une tristesse obvie, il fait d'Ingimundur un personnage plus vrai que nature, le rendant à la fois attachant et inquiétant. C'est par son jeu que l'on saisit les propos philosophiques du film et c'est par son jeu que l'on ressent les douleurs vives de la perte. Une performance magistrale qui, vous l'aurez deviné, permet au comédien d'amplifier la force dramatique du film. Film qui n'est pas exempt de défauts, le récit pêchant par excès de symboles et certaines situations semblant un peu forcées. Mais ce sont là des imperfections anodines — surtout qu'elles sont noyées dans une mer de qualités indéniables. Car Hlynur Pálmason est un authentique virtuose, dont les prochaines créations sont attendues avec impatience. (Sortie prévue : mars 2020) CB

Islande–Danemark–Suède / 2019 / 109 min

Réal. et scén. Hlynur Pálmason **Image** Maria von Hausswolff **Son** Lars Halvorsen **Mus.** Edmund Finnis **Mont.** Julius Krebs Damsbo **Prod.** Anton Máni Svansson **Int.** Ingvar E. Sigurðsson, Ída Mekkín Hlynsdóttir, Hilmir Snær Guðnason, Björn Ingi Hilmarsson, Elma Stefanía Ágústsdóttir, Sara Dögg Ásgeirsdóttir **Dist.** FunFilm Distribution